

quand, mon Dieu ? Comment ? Je ne sais pas !

—Eh bien, ce jour-là, quand vous prouverez votre innocence, je serai le premier à vous faire publiquement des excuses. Mais d'ici là ?

—D'ici là ? interrogea Jacques anxieux.

—Je suis bien obligé de vous considérer comme un voleur.

Il dit le mot brutalement. Jacques eut un nuage devant les yeux. Mais il avait l'âme fortement trempée. Il eut un sourire désolé et dit :

—Plus tard, j'ensuis sûr, Michel, vous regretterez, oui, vous regretterez, vous et les autres.

Ce devait être un supplice de vivre ainsi. Et ce fut la vie de Jacques pourtant. Cette scène qui se passa dans la chambre se renouvela à plusieurs reprises et non seulement dans la chambre mais partout où se réunissait entre eux les sous-officiers. Les chefs de corps venaient, à cette époque d'être invités, suivant les ressources du casernement, à aménager une salle spéciale destinée aux sous-officiers. Dans cette salle, placée à proximité de la bibliothèque, les sous-officiers avaient la possibilité de se réunir pour lire, pour travailler, faire leur correspondance, et ils avaient l'autorisation d'y fumer et de jouer aux jeux dits de bois, dominos, lotos, échecs, dames, etc. Chaque fois que Jacques entrait là, personne ne faisait attention à lui. S'il adressait une question, personne ne répondait. Un jour, le sergent-major dit :

—Si nous faisons une table de baccarat !

Tous les sous-officiers relevèrent la tête. C'était une provocation directe. Jacques se leva triste et grave :

—Ce que vous faites est lâche.

—Il est inutile de nous insulter, dit le sergent-major. Vous savez bien que personne ici n'a envie de se battre avec vous.

—C'est être doublement lâche, puisque vous m'insultez avec l'intention de ne pas m'en rendre raison.

—Il a raison, major, dit Michel, le silence vaut mieux.

Jacques eut, dans les traits, une contraction douloureuse.

—Mon Dieu, murmura-t-il, trainerai-je donc ce fardeau toute ma vie ?

Il s'isola dans un coin de la salle, prit un livre et parut ne plus faire attention à ce qui se disait. Mais il ne pouvait s'en dégager complètement. Et il entendait le sergent-major, d'une voix sèche et tranchante, dire :

—Domage pour le 145e, ce qui arrive. On devrait mettre un crêpe au drapeau. Le régiment est de formation récente. Nous sommes tenus à d'autant plus de scrupules. Mais nous avons également le passé à nous rappeler. Ce monsieur l'ignore sans doute. Nous n'avons jamais eu que de l'honneur. Il fallait monsieur Jacques pour nous changer un peu.

Jacques se leva, blême, et en chancelant gagna la porte. Il entendit, derrière lui, des rires méprisants. Si toute sa vie de soldat, désormais, devait se passer ainsi, certes, il préférerait le suicide. Il avait voulu leur dire, une fois pour toutes et ne plus revenir sur ce sujet, qu'il était innocent. Ils ne l'avaient pas cru. Et il ne pouvait leur prouver cette innocence. Toutes ces scènes et cette vie, ainsi commencées et qu'il prévoyait ne devoir jamais changer, avaient abattu Jacques. Il ne se sentait plus l'énergie de réagir. A quoi bon ? Il ne pourrait jamais faire qu'on ne le crût pas coupable. Il s'abandonnait à cette destinée. Voilà pourquoi il était si triste, pourquoi Bernard, en arrivant, l'avait trouvé si changé.

Telle fut l'histoire qu'il raconta au soldat. Et quand il eut fini, ses larmes jaillirent. Il étouffait ; depuis trop longtemps il avait envie de pleurer. Cette douleur était trop profonde, ce désespoir trop grand, pour que Bernard songeât même à le consoler. Il dit seulement à Jacques, en lui prenant la main :

—N'oublie pas que je suis près de toi et que je t'aime comme si tu étais mon frère.

C'était la première fois qu'il le tutoyait. Ces paroles allèrent droit au cœur du pauvre garçon, car ses larmes redoublèrent et il appuya la tête sur l'épaule du soldat, en murmurant dans ses sanglots :

—Si tu savais comme je souffre !

Une sonnerie dans la cour le fit trasailir.

—On sonne au sergent de semaine. Adieu, tu sais que ta soirée est libre. Si tu veux aller la passer chez ta mère. Pourvu que tu sois rentré pour l'appel de neuf heures.

—Il est sept heures. Non, je ne sortirai pas. D'autant plus que j'ai donné rendez-vous à toute la chambrée.

—Où cela ?

—A la cantine, parbleu !

Jacques sourit.

—Tu trouveras le vin mauvais !

—Peut-être. Il me semble qu'à la cantine on ne doit pas boire comme avant d'être soldat. Le vin n'est pas meilleur, mais on le boit autrement.

Bernard sortit pour rejoindre ses nouveaux camarades. Belhomme était en train de lui faire son lit et de préparer tout son fournement. Et Jacques, l'ayant regardé partir avant de descendre, se disait :

—Il a la foi. Moi, je ne l'ai plus. On est trop injuste pour moi.

Le soir, avant l'appel, toute la chambre disponible était réunie à la cantine de Mme Catherine, la veuve d'un musicien du 145e, mort quelques mois auparavant. Catherine était encore jeune, accorte et robuste. Gaie, exéburante, ayant le mot pour rire, elle ne volait pas les soldats et souvent même leur faisait crédit, en se cachant des officiers. On l'aimait.

Nous ne raconterons pas cette soirée dans tous ses détails. On y mangea, car la gamelle était loin et Catherine dut servir du saucisson, du jambon et du fromage. On y fuma. La grande salle fut bientôt emplie d'un nuage opaque où apparaissaient à peine les képis rouges. On y but aussi beaucoup. Belhomme qui, selon l'expression de ses camarades, la connaissait dans les coins, avait conseillé à Bernard de ne pas faire de grandes dépenses.

—Du vin ordinaire, vois-tu, ça suffit. Pour deux raisons : d'abord parce qu'il y en aura davantage et ça durera plus longtemps. Ensuite, si tu demandes du vin cacheté, ça te coûtera plus cher et c'est le même.

Une vigoureuse tape sur l'épaule l'obligea de se retourner. Catherine avait tout entendu. On but, mangea, fuma. Et l'on chanta beaucoup aussi, des chansons folles, ou tristes, ou patriotiques, qu'interrompait de temps en temps un cri de : "Vive la classe !"

On entendit tout à coup la retraite qui, ayant parcouru son trajet dans Nancy, rentra dans la cour. Il y eut une dernière fanfare de clairon, un dernier roulement de tambour sur la place. La cantine s'était vidée. Tous les soldats étaient rentrés dans la chambre. Un adjudant passa et jeta un coup d'œil dans l'intérieur.

—Je ferme, mon lieutenant, je ferme, dit Catherine. Oh ! ce n'est pas moi qui me ferai pincer. Je n'attends jamais le couvre feu.

Dans les chambres, comme ils avaient encore une heure avant l'extinction des feux, les soldats s'amusaient, se faisant des farces. Les uns jouaient au loto, sur le pied d'un lit ; et l'on entendait : "17, l'âge de ma naissance ; 21, l'âge du conscrit ; 31, jour sans pain, à trente rations par mois ; 77, pique et pique et pioche ; 89, nous quinquante-neuf départements." Et quand ce chiffre arriva, un soldat ne manqua pas de dire : "Il n'y en a plus que 86, des départements." Alors Fiche-la Guigne s'approcha, lui frappa sur l'épaule : "On les aura, patience. Tu n'es pas là pour autre chose." Et, involontairement, les yeux de quelques soldats se portèrent vers le mur de la chambre. Là, sur le fond blanchi à la chaux un officier avait dessiné au charbon une vaste carte de France, par provinces. Et une tache toute noire, signe de deuil, marquait l'emplacement de l'Alsace et de la Lorraine.

Un troupier qui rentrait, un peu gris, jura et sacra en tapant de toutes ses forces sur son lit qu'il retrouvait en porte feuille. Il n'avait pu y fourrer que le pied tout en jurant il essayait de remettre de l'ordre dans ses draps qui s'enroulaient d'un côté, pendant qu'il les déroulait de l'autre. Ses voisins, très graves, comme indifférents à ce qui se passait, bien qu'ils fussent les auteurs de la plaisanterie, le regardaient sans rire.

—Nom d'un bloc, on fait ces farces-là aux bleus, pas à ceux de la classe. Qui m'a roulé mes draps, que je le cogne.

Sur la table grasseuse, un volontaire d'un an, Poplard, richissime marchand de vins, connu de tout le Paris qui s'amuse et que Bernard n'avait pas encore aperçu, apprenait à lire à un gros soldat joufflu qui épelait péniblement. Et sur la même table, Fiche-la-Guigne écrivait, très appliqué, soufflant et tirant la langue, comme un enfant qui fait des bâtons. Le brave homme semblait embarrassé. Il se leva et s'approcha du volontaire, sa lettre à la main :

—Dis donc, toi 1,500 francs, amour, ça prend une h...

—C'est ce facultif, caporal, dit Poplard, sans broncher.

—C'est que je pensais, dit Fiche-la-Guigne.

Et il continua sa lettre. Des soldats étaient déjà couchés. Un ou deux lisaient, à la lueur de chandelles piquées dans des pommes de terre ou dans des os à moëlle qui étaient retenus par des fils de fer à la planche à bagages. Un autre chantait une chanson patriotique. Le caporal s'approcha de Bernard qui s'appropriait à se coucher :

—Jeune homme, avez-vous étudié la peinture ?

Il tenait un balai à la main. Bernard devina une plaisanterie.

—Non, dit-il en riant.

—Eh bien ! prenez votre première leçon. Voilà le pinceau ! Et vous apposerez ferme. Ça fera de la fraîcheur dans le paysage.

Belhomme, à moitié déshabillé, intervint.

—Passe-moi le balai. J'aurai plus tôt fini.

Et il s'exécuta en un tour de main. Tout à coup l'adjudant parut dans l'encadrement de la porte, suivi par Jacques. Tous les hommes qui n'étaient pas couchés se rangèrent au pied de leur lit, dans une attitude militaire. L'appel commença. Devant les lits vides, le caporal disait à Jacques : "De garde !" "Permission de minuit." "En prison." "A la salle de police !" "Mon lit !"

Jacques tendit son billet d'appel à l'adjudant et dit :

—Manque personne, mon adjudant.

Jacques fit un signe amical à Bernard qui soulevait l'appel recommença dans une autre chambre. Dix heures approchaient. Presque tous les soldats étaient au lit. Trois ou quatre, seulement, n'ayant que leur chemise et leur pantalon, prenaient les frais devant les fenêtres. D'un bout à l'autre de la chambrée, deux hommes s'interpellaient toujours, d'un seul mot, n'ayant rien de plus à se dire :

—Eh ! Foureau !

—Eh ! Simon !

Un autre demanda, de sous les draps où il était enfoui :

—Qui est-ce qui raconte une histoire, aujourd'hui, pour nous endormir ?

—Pas moi.

—Ni moi.

—Ni moi. J'en sais plus.

Dans la cour de la caserne, tout à coup la sonnerie du couvre feu se fit entendre, commandant, avec ses notes longuement filées, mourantes, tristes aussi, le silence et le repos.

—Eteignez vos camoufles ! dit Fiche-la Guigne.

Les soldats obéirent, mais la lune dans le ciel d'un bleu inaltéré parsemé de clous brillants, faisait par les fenêtres entrer ses rayons et la chambrée paraissait éclairée comme par un foyer de lumière électrique invisible. Très peu de soldats dormaient, malgré les fatigues de la rude journée. Etaient ce les libations inaccoutumées à la cantine pour saluer l'arrivée du bleu ? Etait-ce la chaleur ? Tous étaient nerveux.

—Il faut une histoire pour s'endormir, dit Belhomme.

—C'est bon, c'est bon, vous feriez mieux de dormir, grogna le caporal.

Personne ne parut entendre. Et comme une bravade éclata :

—Eh ! Foureau !

—Eh ! Simon !

Tout à coup, Belhomme s'écria :

—Le bleu ! Le bleu va nous en conter une ! Il doit en savoir !

—Mais non, je n'en connais pas ! se défendit Bernard.